



# CLIO. Histoire, femmes et sociétés

9 (1999)

Femmes du Maghreb

---

Djamila AMRANE

## Femmes dans la guerre d'Algérie. Entretien avec Fatma Baïchi

---

### Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

**revues.org**

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

---

### Référence électronique

Djamila AMRANE, « Femmes dans la guerre d'Algérie. Entretien avec Fatma Baïchi », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 9 | 1999, mis en ligne le 22 mai 2006, consulté le 11 février 2012. URL : <http://clio.revues.org/1530> ; DOI : 10.4000/clio.1530

Éditeur : Presses universitaires du Mirail

<http://clio.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://clio.revues.org/1530>

Document généré automatiquement le 11 février 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Tous droits réservés

Djamila AMRANE

## Femmes dans la guerre d'Algérie. Entretien avec Fatma Baïchi

- 1 La réalisation d'un entretien est un instant privilégié du travail de recherche de l'historien d'histoire immédiate. Outre le plaisir d'une rencontre avec une personnalité souvent exceptionnelle, il a l'impression enivrante d'être dans les coulisses de l'histoire et d'approcher de la vérité. Derrière l'illusion de la restitution d'un moment de l'histoire il faut retrouver la construction d'une interprétation modelée par « le travail de la mémoire » et marqué par l'empreinte chez l'interviewé et l'interviewer de l'évolution de la société. Le témoignage oral est « une vision kaléidoscopique juxtaposant du vrai, du vécu, de l'apparis, de l'imaginaire » selon l'expression de Joseph Goy<sup>1</sup> ou selon celle de Pierre Nora, la « sécrétion volontaire et organisée d'une mémoire perdue ». Lorsqu'il s'agit de l'évocation de périodes traumatisantes la collecte et surtout l'analyse des entretiens deviennent extrêmement difficiles, parfois même presque impossibles.
- 2 Sollicitée en 1980 pour un entretien sur la guerre de libération nationale, Fatma Baïchi accepte sans réticence et, dès la première rencontre, devient partie prenante de ce projet d'écrire l'histoire des femmes militantes ignorées par l'historiographie. L'entretien se déroule dans une atmosphère détendue, elle parle submergée par le flot des souvenirs, son récit se déroule avec une multitude de détails. Cependant elle remarque que c'est la première fois qu'elle raconte cette période de sa vie. Elle s'étonne de son long silence... « c'est pour pouvoir vivre » explique-t-elle. « Silence de survie... Silence bruissant de l'appétit de vivre » répond Jorge Semprun<sup>2</sup> confronté à la même interrogation. Son récit aux accents d'authenticité et d'une spontanéité émouvante laisse pourtant apparaître le travail de la mémoire qui efface l'indicible et préserve les traces d'humanité protégeant ainsi l'intégrité psychique de l'individu et lui permettant de survivre à l'horreur. Elle est une des très rares interviewées à évoquer la torture mais elle le fait très brièvement. Elle explique qu'elle a été arrêtée et torturée à deux reprises, mais les deux fois elle n'a qu'une phrase, décousue et inachevée, pour décrire les tortures subies. Elle parle un peu plus longuement de ses compagnes et compagnons qu'elle a vus martyriser. Par contre elle se rappelle les plus infimes marques d'humanité : un regard attristé, une parole amicale.
- 3 En 1998 l'accueil est toujours aussi chaleureux, mais Fatma aborde difficilement le sujet de ce deuxième entretien sur ses activités et son regard sur l'évolution de l'Algérie.
- 4 Le premier interview portait sur la période la plus douloureuse de sa vie mais, parce que la guerre est terminée, qu'elle y a eu un rôle dont elle est fière et qu'elle est convaincue qu'elle était inéluctable et a permis une indépendance génératrice de progrès, elle peut en parler. Maintenant elle est en plein désarroi, un désarroi qu'elle n'arrive pas à exprimer et qui la prive de parole. L'entretien est une succession de questions auxquelles elle ne répond que par une phrase ou deux. Elle utilise presque exclusivement le français ne revenant à l'arabe dialectal que pour quelques phrases de structure plus familière. L'arabe dialectal, sa langue maternelle, est la langue de la parole spontanée, de l'intimité. Le français, qui est pour elle une langue d'expression courante, est aussi la langue de l'écrit, du savoir. Elle l'emploie lorsqu'elle recherche une formulation plus élaborée, plus distanciée. Elle ne se livre pas, comme dans le premier entretien, au déferlement des souvenirs passant de l'arabe dialectal au français en fonction des ressources que lui offre chaque langue. Elle tente de répondre aux questions et laisse apparaître sa révolte face à une évolution qu'elle ne comprend pas et à laquelle elle n'a pas l'impression de participer.
- 5 Le premier entretien a été réalisé dans le cadre d'une thèse d'État sur « Les femmes et la guerre de libération nationale en Algérie 1954-1962 ». La vérification historique a été faite à partir des sources accessibles aux chercheurs<sup>3</sup> : les papiers administratifs que Fatma avait en sa possession (état-civil, levée d'écrou de la prison civile d'Alger, papiers du camp de détention), son dossier d'attestation de militantisme et d'invalidité partielle due aux tortures

ainsi que ceux des militants qu'elle cite au Ministère des anciens moudjahidines, la presse de l'époque, les ouvrages sur la guerre d'Algérie et des entretiens avec six des personnes évoquées par Fatma (Ratiba Chergou, Houria Djouri, Fella-Ouardia Hadj-Mahfoud, Nafissa Laliham Hamoud, Goucem Madani, Zehor Zerrari). L'entretien a été légèrement remanié en vue d'une publication avec l'accord de l'interviewée. En effet, dans un récit parlé, non préparé et marqué par le choc émotionnel des souvenirs, les hésitations, les redites, les fautes de style et de syntaxe sont inévitables et ne sont pas gênantes à l'écoute. Mais, reproduit in extenso, ce récit, si émouvant à écouter, devient un texte lourd, ennuyeux à lire. Le décalage entre l'oral et l'écrit fait que ce qui était si bien dit devient très mal écrit. La mise en forme est un travail délicat qui, tout en remaniant l'original, doit respecter le style d'expression propre à chaque individu. Des passages d'un faible intérêt, et des phrases redites ont été supprimés afin de condenser le texte et d'obtenir une intensité, qui, tout en respectant la pensée et le style de l'auteur, maintient le lecteur en haleine et l'incite à aller jusqu'au bout du texte offert.

6 L'entretien réalisé en 1998 à la demande de la revue *CLIO* a été reproduit in extenso, seule la fin, trop personnelle, a été supprimée.

## Entretien en partie traduit de l'arabe dialectal, réalisé en 1980

7 *Née en 1931, Fatma Baïchi a vécu toute son enfance et son adolescence dans la Casbah d'Alger. Couturière à domicile, elle est voilée et ne sort qu'accompagnée d'un de ses trois frères qui la surveille étroitement. Mais elle est imprégnée par les idées nationalistes dont l'influence est très forte dans la Casbah. Elle rêve de militer et y arrive grâce à son plus jeune frère.*

8 Elle assure des liaisons et organise leur petit logement en refuge pour des Feddayin. Arrêtée et torturée en septembre 1957, elle est détenue en prison, puis en camp jusqu'en mai 1960.

9 L'année suivante, sa famille la marie traditionnellement et elle est contrainte d'arrêter toute activité professionnelle et politique. Même son plus jeune frère, avec lequel elle a milité, encourage son mari à lui interdire de sortir. Mère de deux filles, elle semble accepter cette situation.

10 *Ses filles ayant grandi, elle acquiert, depuis une dizaine d'années, une nouvelle « indépendance » : elle sort librement, sans voile et revoit fréquemment d'anciennes compagnes de lutte. Elle participe à des mouvements pour la garantie des droits de la femme et pour l'abolition de la torture<sup>4</sup>.*

11 J'étais orpheline de père, ma mère avait une soixantaine d'années, elle ne pouvait pas travailler et j'avais trois frères. L'un, plus âgé que moi, travaillait comme peintre en bâtiment ; le deuxième, mon frère cadet, était associé dans un petit magasin d'ameublement, et le troisième, le tout petit, avait quitté l'école, il apprenait l'électricité chez un patron. Je faisais de la couture à la maison pour aider. J'étais toute jeune mais je brûlais du désir de militer. C'était les chants patriotiques que j'entendais à la Casbah, les tracts que j'avais lus qui m'y poussaient. Je me rappelle, quand il y avait des fêtes : mariages, baptêmes, il y avait un orchestre dans la cour centrale des maisons. Et toujours à la fin ou à mi-temps, ils arrêtaient tout, se levaient pour faire une minute de silence pour les morts de Sétif et de Guelma de 1945, puis il y avait des chants patriotiques. À la Casbah tout le monde était nationaliste, dans le sang. Des hommes montaient la garde dehors la nuit. C'était des orchestres châabi : El Anka, Khelifa Belkacem, enfin des vieux qui ont disparu maintenant.

12 Mes frères me ramenaient toujours des chansons, des tracts. Je les lisais, les apprenais. Je me rappelle même, j'étais jeune, il y avait une espèce de garage juste en face de l'école dans lequel des communistes faisaient des discours. C'était rue Montpensier à côté du marchand de beignets. En sortant je voyais le rideau baissé, un homme debout qui surveillait, c'était un quartier habité par des Français. Dès qu'il reconnaissait quelqu'un, il lui disait « baisse la tête et rentre ». Il y avait toujours un Français et parfois un Algérien. Moi j'étais curieuse et je lui ai demandé : « Qu'est-ce que vous faites ici ? ». « C'est un discours pour la patrie, tu veux écouter ma fille ? ». J'ai dit oui et avec mon petit cartable je rentrais et je comprenais ce qu'ils disaient, ils parlaient en français, parfois il y avait une petite traduction en arabe pour expliquer

- à ceux qui ne comprenaient pas. C'était toujours plein. Lorsque je sortais, il me demandait : « Tu as compris ma petite fille, mais il ne faut le dire à personne ». « J'ai compris, quand est la prochaine réunion ? » Eh bien j'y allais. Une fois mon frère m'a vue sortir de là-bas. Il m'a battue et m'a ramenée par mes tresses jusqu'à la maison et a dit à ma mère : « Elle fait de la politique, tu vas voir ils vont l'emmener en prison ». « Et pourquoi y vas-tu, je t'ai vu entrer », lui ai-je dit. « Moi, je suis un homme ». Il n'y avait pas de femmes, quelques enfants, c'est tout.
- 13 J'ai grandi un peu et on m'a mariée à l'âge de 16 ans, au bout de quelques années j'ai divorcé. Je n'avais pas eu d'enfants.
- 14 En 1954, lorsque la révolution a commencé, nous étions tous contents. À l'époque nous étions tous messalistes, on nous expliquait que Messali voulait faire ça politiquement, mais pour libérer un pays, la politique ne suffit pas. Il faut les armes. Si tout le peuple ne se lève pas méchamment, il n'y a pas de liberté. De messalistes nous sommes devenus FLN. Messali pour moi était l'homme qui voulait libérer son pays. J'étais jeune à l'époque, je parle d'après mon esprit de jeunesse. Il voulait s'entendre amicalement avec la France, lui faire comprendre que l'Algérie est aux Algériens, que la France pouvait rester mais qu'il fallait nous donner nos droits. Je me rappelle bien son visage, un homme âgé à la barbe noire, avec un burnous et un chèche. On chantait les chansons messalistes, on chantait pour lui. Il luttait pour l'indépendance, mais c'était inutile, la France le faisait marcher.
- 15 Au début on avait peur, on avait la trouille à chaque attentat. C'était des petits attentats : une bombe dans une boîte de sardines qu'on jetait, un coup de couteau ... Mais on discutait, on écoutait la radio du Caire. Cela nous chauffait le sang. Je ne m'entendais pas avec mes deux grands frères, c'étaient des garçons fiers, ils ne tenaient pas compte de moi. Mais le petit, je pouvais l'influencer, il avait 15 ans. Nous voulions militer, mais nous avions peur, nous habitons à cette époque à Saint-Eugène, entourés de Français. Je lui disais : « Tu vois l'Algérie va se libérer, et nous, nous n'aurons rien fait. Essaie de prendre un contact ». Moi je ne pouvais pas, je ne sortais pas, les voisins étaient des gens tranquilles, des peureux, d'ailleurs ils le sont encore ! Personne n'était au courant. Finalement, il a contacté un jeune voisin, un gosse de 17 ans. « Et moi ? ». « Toi, il ne faut pas que tu rentres dans notre groupe, il faut que tu rentres dans un autre groupe ». Il m'a fait contacter par Mohamed, un ancien boxeur. J'avais des rendez-vous auxquels mon frère m'amenait. Je sortais soi-disant faire des courses avec mon frère. Nous nous rencontrions dans un jardin près de la plage Padovani. Mon frère se tenait à l'écart. Je devais aller chercher des tracts à la Casbah et les distribuer à des gens de confiance. Un ancien voisin de la Casbah, de l'âge de mon petit frère, venait chez moi pour m'emmener chez moi pour m'emmener à la Casbah, voilée, chercher les tracts. Je les distribuais à des gens que je connaissais à Saint-Eugène, à Kouba. Ensuite je ramassais les cotisations de ceux qui voulaient bien cotiser, 1 000, 2 000 francs par mois.
- 16 Nous habitons une maison avec une grande cour centrale, il y avait une dizaine de familles tout autour. Dès qu'un étranger rentrait tout le monde regardait. J'avais une amie, Fatima, 40 ans, qui était femme de ménage à l'ambassade américaine. Je lui avais raconté mes activités, elle aussi était amoureuse de la patrie. Elle a voulu participer, elle cotisait, distribuait des tracts. Une fois elle m'a raconté qu'une ancienne amie lui avait demandé de cacher son fils, un fidaï recherché, une tête brûlée et comme elle habitait avec des Français, elle avait peur et avait refusé : « C'est un tueur, il a fait des attentats ». Je lui ai proposé de le cacher chez moi. Mes frères étaient d'accord. Il est venu chez nous, comme si c'était un cousin, son nom de guerre était Mano. Il est resté chez nous une quinzaine de jours, puis il est monté au maquis où il est mort. Je l'ai su par mon frère après l'indépendance.
- 17 Il me racontait les coups qu'il faisait, je ne voulais pas : « Ne me raconte plus, Mano, ne me raconte pas. On ne sait jamais, peut-être vais-je être arrêtée, ils vont me torturer, je vais être obligée de parler de choses que je ne devrais pas savoir ». « Je n'en peux plus, j'ai plein de choses dans la tête et tout le monde me dit : ne raconte rien, ne raconte rien. »
- 18 En février 1957, pendant la grève des 8 jours, tout le groupe a été arrêté, je n'ai pas honte de le dire, j'ai eu peur. Du groupe je ne connaissais que Mohamed. Ils ont tous été arrêtés, l'un montrant l'autre ... avec les tortures ... J'étais la seule à ne pas être arrêtée. Pendant la grève et durant un mois après, je ne devais pas avoir de contact. Mon premier contact, un mois

après la grève, devait avoir lieu dans le petit jardin de Padovani. Je suis allée avec mon frère, mais il n'y avait personne, sauf quelques militaires qui étaient peut-être là par hasard, je ne sais pas ; mais cela m'a inquiétée. Nous sommes repartis à la maison. Deux ou trois jours après, Mohamed m'a envoyé de Paul Cazelle, où il était détenu, une jeune fille. Elle est venue me voir, prétextant une robe à coudre. Je l'ai faite entrer. Nous avons une pièce, cuisine et un tout petit couloir aménagé en cuisine. De la cuisine nous avons fait une deuxième pièce. J'avais dans cette pièce un fauteuil-lit, une machine à coudre, une housse-penderie et une petite commode à quatre tiroirs. Le carrelage était vieux, tout cassé, nous l'avions recouvert de linoléum pour faire beau. Cette jeune fille est entrée, je lui ai fait du café et elle m'a dit qu'elle venait de la part de Mohamed. Elle m'a appris qu'ils avaient tous été arrêtés. « Tu es la seule à ne pas avoir été arrêtée, me dit-elle, et tu peux être tranquille personne ne parlera de toi. Si tu veux reprendre le contact, je peux m'en charger ». Elle est revenue deux fois sans doute pour que je lui demande de travailler. Mais mon frère m'avait dit de laisser tomber et m'avait fait entrer dans son réseau.

19 Mon frère et Smaïl faisaient des attentats et se réfugiaient ensuite chez moi. C'étaient des gosses, 17 ans. Quand ils avaient fait quelque chose, ils revenaient tout pâles. Je les faisais entrer dans ma petite chambre, leur faisais du café et je baissais le rideau. Ma mère ne s'occupait pas de nous, elle savait, mais elle était vieille.

20 Dans ma toute petite chambre, nous avons caché des armes : des colts, une mitraillette, des chargeurs. Au début, je les cachais sous le matelas, dans le tiroir de ma commode sous le linge.

21 Saïd habitait dans la Haute-Casbah. Un jour F'toma est allée prendre une bombe chez lui, mais au moment du réglage, la bombe a explosé. Le régleur, Berrazouane, est mort, mais Saïd et F'toma ont réussi à se sauver<sup>5</sup>. Ils se sont cachés deux jours chez une amie de F'toma, mais elle avait peur et ne voulait pas les garder. Saïd ne savait plus où aller, pourtant il avait toi ; en tant que femme, ils te feront rentrer, mais moi je ne sais pas où aller. Des frères avec lesquels Saïd était en contact en ont parlé à mon frère qui a tout de suite proposé qu'ils viennent chez nous. F'toma, a-t-il dit, serait une amie de ma soeur et Saïd son fiancé. Le mari de F'toma était déjà en prison. Ils sont donc venus chez moi, puis il y a eu un troisième, Ali. Dans nos deux petites pièces, nous sommes restés ainsi : eux trois, ma mère, mes trois frères et moi. Aux voisins nous avons dit que c'étaient d'anciens amis qui venaient passer des vacances. Saïd restait tout le temps enfermé, il avait peur. De temps en temps, il allait à la plage avec une serviette sur la tête pour se cacher. Ils attendaient de pouvoir partir au maquis : Saïd, F'toma et Ali. Le petit Ali n'était pas plus âgé que mon frère Salim. Au bout de 12 jours, il a décidé de partir au bled. Il avait déjà été arrêté et torturé et il ne voulait pas être arrêté de nouveau.

22 Ali était parti, il était kabyle, il a dit qu'il irait chez ses oncles en Kabylie et qu'ils le feraient monter au maquis sans attendre les papiers. Saïd, F'toma et son bébé sont restés. Ils ont dû rester une vingtaine de jours. Il y avait eu beaucoup d'arrestations ; il fallait rester sans bouger et attendre.

23 Les voisines m'ont aidée. Mériem, par exemple, m'aidait à cuisiner. Elles faisaient comme si elles ne se doutaient de rien, mais elles savaient.

24 Houria avait été arrêtée en même temps que Si Fodhil et Si Bouzid, qui sont morts sous les tortures. Houria avait accepté de faire le double jeu et elle avait été relâchée<sup>6</sup>. Un jour, elle est venue chez moi. Un frère arrêté avait donné l'adresse de Salim mon frère. Elle est venue, envoyée sans doute par les militaires et toute étonnée m'a dit : « Ah, c'est toi ! ». Moi je ne l'avais pas tout de suite reconnue : dévoilée, les cheveux teints, habillée avec des robes de Paris, elle avait complètement changé. Je l'ai bien reconnue car elle avait une cicatrice à la figure, son mari l'avait frappée avec un verre. « Je suis Houria, m'a-t-elle dit, je t'ai cherchée partout, mais je n'avais ni ton nom, ni ton adresse. Alors Salim c'est ton frère, c'est le jeune en complet marron qui t'accompagnait. Tu sais j'ai été arrêtée, j'ai passé trois mois au camp. Maintenant je travaille avec les frères. Et toi, que fais-tu ? » « Moi je ne fais rien du tout ». Je n'avais pas confiance en cette femme. « Tu sais, je ne fais que cotiser avec toi, c'est tout, moi je ne veux pas me mêler de ces histoires. » « Non, il faut travailler, il faut continuer », m'a-t-elle dit. « Non, si tu as du courage, continue, mais laisse-moi tranquille. » Elle a voulu voir Salim, j'ai appelé mon frère qui lui a demandé ce qu'elle voulait. « Je suis venue chercher les

armes ». « Quelles armes, on n'a pas d'armes » a dit mon frère. « Si, l'*amana* ! qui est chez vous il faut me la remettre ». « L'*amana* ! lui ai-je dit, ceux qui t'ont parlé d'*amana*, dis-leur d'aller se faire pendre ». Le lendemain elle est revenue, envoyée nous dit-elle, par Si Fodil et Si Mokhtar pour changer les armes de cache. Nous l'avons encore renvoyée. Saïd voulait lui remettre les armes, mais moi je ne voulais pas qu'il les lui remette à la maison. « On ne peut pas sortir, me disait-il, on est brûlé ». « Alors dites que vous n'avez rien ».

25 Elle est revenue le troisième jour encore. Ce jour-là F'toma et Saïd avaient reçu leur laissez-passer pour le maquis. Ils étaient contents. F'toma me disait : « Demain après-midi j'emmène mon fils chez ma mère et je pars. Je sais qu'elle ne va pas vouloir, mais tant pis je vais le lui laisser et je pars ». Le lendemain matin, elle a demandé à mon frère : « Salim tu ne veux pas m'emmener à la plage, pour une dernière fois, emmène-moi à la plage, après ce sera le maquis... ». « Oui, ce soir je vous emmènerai toi et Fatma ». Ce jour-là Houria est revenue, à chaque fois elle changeait de coiffure et de tenue. Ce n'était pas normal, d'où avait-elle l'argent ? Elle ne travaillait pas et d'un coup le soleil s'était levé pour elle. Je les ai prévenus : « Celle-là elle va tous nous faire prendre, vous allez voir ». Mais moi je n'avais pas droit à la parole. Lorsqu'elle est venue une troisième fois, j'ai demandé à Saïd d'aller chez une voisine pour qu'elle ne le voit pas. F'toma est restée comme étant une amie à moi, je travaillais à la machine. Houria est venue et m'a dit qu'il fallait lui donner l'*amana*. Saïd voulait qu'on lui donne les armes. « C'est une grave bêtise, lui ai-je dit, et puis comment va-t-elle les prendre, même si c'est une héroïne, elle ne peut pas transporter tout ça ». « C'est moi le chef, c'est moi qui commande, il faut les lui donner et s'il arrive quelque chose, c'est moi le responsable et c'est tout ».

26 Mon frère et moi avions caché les armes dans un pot de fleurs. Nous avons fait une grande caisse à double fond, on y a mis les armes et par dessus on a mis la terre et les plantes. Le pot était dans la cour entre notre porte et celle de Mériem. Il y avait même un petit revolver 6,35 qui était à mon frère. On avait tout mis ensemble. On a donc tout donné à cette femme, et elle est partie. Moi, je me suis mise à laver les chiffons pleins de graisse dans lesquels les armes avaient été emballées et j'ai caché les balles qu'elle avait laissées dans le brasero. Mon frère, Saïd et Tahar, le mari de Mériem, étaient partis à la plage pour qu'ensuite on puisse y aller F'toma et moi, toutes seules. F'toma avait honte d'aller à la plage avec eux. Mériem voulait aussi venir avec nous. Mériem préparait le café pour emmener à la plage, moi je lavais ces chiffons. Juste quand Salim mon frère, Saïd et Tahar sortaient, la maison a été encerclée. Devant la porte il y avait un marchand de légumes, ils ont tout renversé et crié : « Où est Salim ? » Il était devant eux, mais les gens n'ont rien dit. « Tout le monde à l'intérieur, que personne ne sorte ». Ils ont repoussé tout le monde dans la cour. Saïd et Tahar ont continué à marcher doucement, mais mon frère est rentré en courant, il est passé dans notre maison. « Fatma, ma sœur, on nous a trahis, tu ne m'as pas vu ». Et il a sauté par la fenêtre dans le jardin de la villa d'une Française puis il a traversé la cour d'une autre villa et il s'est enfui.

27 Les militaires et les civils de la DST sont entrés. J'étais dans la cour, j'avais encore les chiffons dans les mains. Ils m'ont demandé où j'habitais et lorsque je le leur ai dit, ils ont dit : « C'est exact, en face des escaliers, c'est elle. » C'est Houria qui a dû leur donner le signalement. Ils m'ont attrapée par les cheveux et j'ai commencé : « Sale race, sale pourriture, criminels, vous parlez de fellagha, c'est vous les fellagha ». Ils me donnaient des gifles, des coups partout, ils me frappaient partout. Et ils ont commencé : l'armoire a été renversée par terre, tout ce qui était dedans a été vidé. Le tiroir en haut de la commode était fermé à clé, c'était le tiroir de mon frère : il y mettait ses économies et ses papiers. Ils l'ont cassé et ont tout volé. Ils ont aussi volé tout mon trousseau, je faisais des commandes en France par correspondance. Mes bijoux aussi, ils ont tout pris, tout saccagé. « Où sont les armes ? » demandaient-ils. Je leur ai dit que F'toma était une amie à moi et Saïd son fiancé. Ils nous ont emmenés tous les trois à l'intendance. J'ai été torturée à mort... Ils m'ont torturée à la baignoire, tu sais les mains et les pieds attachés... je ne pouvais plus parler. Je n'ai parlé de personne. « Je ne sais pas, je ne sais pas ». « Et les armes qui sont sorties de chez vous ? » « C'est quelqu'un qui les a amenées à mon frère et l'a obligé à les garder quelques jours, mais on ne le connaît pas. » La fille Houria, je ne l'ai pas

- vue, je ne sais pas si c'est elle qui ne voulait pas se montrer. Le capitaine me disait : « Ah ! grande fellagate, le FLN peut compter sur toi, avec toutes ces tortures tu n'as rien dit »<sup>8</sup>.
- 28 À l'intendance, il y avait F'toma, Saïd et moi. Ils m'ont confrontée avec Si Bouzid que je ne connaissais pas. J'ai pleuré quand je l'ai vu, le pauvre, ils l'avaient tout lacéré avec la lame Gillette. Il était presque nu, attaché. Je lui disais : « N'aie pas peur, mon frère ». Ils ont cru que j'étais sa maîtresse, alors que je ne le connaissais pas, je ne l'avais jamais vu. Si Fodil, c'est pareil, ils nous ont confrontés, mais je ne le connaissais pas.
- 29 J'étais dans un état lamentable, mes vêtements tout déchirés car je n'avais pas voulu me déshabiller. Eux aussi, les pauvres, étaient dans un état effrayant. Ils m'ont gardée 4 ou 5 jours. Le lendemain ils ont amené Fella<sup>9</sup>, elle aussi a été torturée. Elle était dans la chambre du capitaine et moi j'étais couchée par terre dans le couloir. Je ne pouvais plus parler, j'étais comme étranglée, ils pensaient que j'allais mourir. J'entendais Fella crier quand ils la torturaient, elle criait de toutes ses forces, la pauvre. Nous nous voyons quand ils ouvraient la porte, elle était dans le même groupe que moi, mais je ne la connaissais pas.
- 30 Au bout de huit jours, ils m'ont fait sortir sur la terrasse. Mes deux grands frères avaient été arrêtés. « Mais ils ne savent rien », je leur criais, « il n'y a que moi et mon petit frère qui étions au courant pour les armes ». « Alors pourquoi n'êtes-vous pas venus nous le dire ? ». « J'avais peur, si je le vous disais, que vous ne me croyiez pas et que les autres me tuent. Alors je n'ai rien dit. Mais je n'ai rien fait, rien fait ».
- 31 Il y avait un para qui m'a dit : « Tu sais que tu me fais de la peine. C'est sincère ce que je te dis, tu me rappelles un visage qui m'est très cher, celui de ma sœur. Quand ils te torturaient, je voulais éclater, j'avais l'impression que c'était ma sœur qu'ils torturaient. Mais je ne peux rien faire. Mais n'aie pas peur, ils vont t'emmener dans une villa à Saint-Raphaël ». Ils m'ont couvert les yeux et m'ont emmenée la nuit à 1 heure dans une villa. Ils m'ont jetée dans une cave, je suis restée une semaine. Ils amenaient des indicateurs pour me reconnaître, grâce à Dieu personne ne m'a reconnue. Je dormais sur le sol, puis ils m'ont donné une couverture.
- 32 Une nuit, à 2 heures du matin, ils m'ont amenée à la maison. Je riais, c'était nerveux et je voulais montrer à mes frères libérés le même jour et à la mère qu'il n'y avait rien. Le capitaine m'a dit : « En échange de tout ça, si par hasard ton frère Salim vient, essaie de voir où il va et s'il reste écris-moi ». Je lui ai dit : « Oui, oui, mon capitaine, s'il le mérite tant pis pour lui ». Je suis restée deux jours sans manger, je n'y arrivais pas, cela ne rentrait pas. Deux jours après Saïd et F'toma avaient été relâchés : ils avaient tenu le coup, ils n'avaient rien dit. F'toma relâchée avait contacté des frères à El Harrach. Saïd, lui, ne savait pas où aller, il est retourné chez lui, là où avait éclaté la bombe. Ils l'attendaient. Ils l'ont arrêté une deuxième fois, il a donné tout le monde, sous les tortures, il est devenu comme fou, il donnait tout le monde, même ceux qui n'avaient rien fait.
- 33 Ils sont venus avec un homme qui portait une cagoule, ma mère a cru que c'était son fils Salim, elle a crié : « Oh, mon fils, ils t'ont amené pour te tuer devant moi ! » Moi, j'ai reconnu Saïd, il avait des dents en or, il m'a dit doucement : « Fatma ma sœur, n'aie pas peur, je ne te vendrai pas », mais c'était déjà fait. Il était attaché par les pieds avec une corde, ils ont tiré la corde, il est tombé par terre, ils lui ont donné des coups de pied, il s'est relevé le pauvre. Ils l'ont giflé.
- 34 J'ai été emmenée à l'école Sarouy. Ils m'ont déshabillée, ligotée dans un voile qui avait été laissé par je ne sais quelle femme, ils m'ont mouillée, ils ont versé un seau d'eau et m'ont passée à la gégène, une fois, puis une deuxième. Il y avait un tortionnaire, torse nu, qui torturait. Le capitaine qui m'avait arrêtée la première fois est entré et m'a vue : « Qu'est-ce qu'elle fait ici ? ». Ils lui ont montré le dossier, transport d'armes, hébergement.
- 35 Les tortures ... un frère, ils l'appellent, il est comme un lion, quand il redescend, on ne le reconnaît plus, il se traîne, il se met dans un coin, c'est atroce.
- 36 Trois jours après ils ont arrêté mon frère. Nous avons été emmenés à Ben Aknoun, il y avait un camp. Nous sommes restés 25 jours dans ce camp. Il y avait Goucem, Fadhila, Latifa<sup>10</sup>, Ghania, Akila et d'autres. Nous étions vingt-deux femmes dans un dortoir. Dans ce camp on était encore interrogé, tantôt par la DST, tantôt par les gendarmes, tantôt par les bérets rouges, cela changeait. Mais ce n'était pas comme à l'école Sarouy, c'était simplement des gifles, des coups. Ils faisaient venir des hommes à cagoule qui passaient, regardaient tous les prisonniers

et en désignaient certains qui étaient tout de suite emmenés pour les interrogatoires. Nous n'avions rien, pas de couvertures, rien, une salle cimentée, nous nous bagarrions pour des bouts de papier qu'on mettait sous la tête comme oreiller, c'est tout. La nuit parfois ils amenaient des hommes à cagoule, ils nous éclairaient avec des projecteurs et demandaient : « Tu reconnais celle-là ou celle-là ? »

37 Un CRS est venu me voir, mes habits étaient tout déchirés, il m'a dit que je lui faisais de la peine, m'a demandé mon adresse pour aller me chercher des vêtements. Je lui ai donné un petit mot, il y est allé, personne n'a voulu le recevoir. Ils avaient peur, il a insisté, il a montré le mot et il m'a ramené une tenue de rechange pour moi et mon frère. J'avais pensé à mon frère et j'avais demandé du linge pour lui aussi.

38 J'ai été emmenée avec mon frère à Birtraria, j'ai été mise dans une petite cellule, j'étais toute seule, il n'y avait rien, je dormais par terre. Je n'ai pas été torturée, des tortures morales, des interrogatoires sans fin. Trois ou quatre jours après sont venues Huguette et Fatma-Zohra.

39 Je sortais une fois le matin, une fois le soir pour aller aux toilettes, c'est tout. Huguette avait été très torturée, elle disait : « Vous m'avez arrêtée parce que je suis communiste, oui, je le suis et vous ne pouvez rien y faire, c'est dans le sang ». Je lui disais : « Ne dis rien, laisse cela dans ton cœur, quand tu seras libre, tu pourras le crier ». Mais elle ne voulait pas. Je dormais par terre, il y avait des rats, j'étais sale, ils venaient dans mes cheveux, je les chassais, ils revenaient.

40 Deux jours avant qu'on libère Huguette et Fatma-Zohra, un capitaine est venu en inspection et nous a demandé si on était bien. Huguette a protesté parce qu'on dormait par terre sans couverture, sans rien. Il a ordonné qu'on nous donne une couverture chacune. Je me sentais bien avec cette couverture. J'ai passé ainsi trois mois, entre l'école Sarouy, la villa à Saint-Raphaël et les camps. Puis en septembre 57 j'ai été emmenée à Serkadji<sup>11</sup>.

41 À Serkadji j'étais contente, j'ai retrouvé les sœurs, j'ai rendu grâce à Dieu, je n'avais plus peur, car il n'y avait pas de tortures. J'ai retrouvé F'toma, que je connaissais déjà, Zizou et d'autres. C'était au moment de la sieste. Je me rappelle, c'était l'après-midi, elles m'ont donné du café, j'ai fait la connaissance des autres sœurs. J'étais dans le dortoir 2, j'étais dans un coin. Je suis restée sept mois en prison.

42 Le plus terrible à Serkadji ce sont les exécutions. J'étais dans le dortoir le plus proche de la porte et quand je ne dormais pas j'entendais, à cause d'un gros tuyau qui passait près de ma paillasse, le grincement du portail qu'on ouvrait. Alors je savais ... je commençais à trembler ... je réveillais les sœurs ... Après on entendait crier le chahid : « Allahou Akbar (Dieu est le plus grand), Tahia El Djazaïr (Vive l'Algérie) » et tous les frères répondaient. Vite on se levait, on s'accrochait aux grilles, on grimpait les unes sur les autres pour arriver aux tambourins<sup>12</sup> et on chantait des *nachid* : *Min Djibalina* (de nos montagnes), *Ikhouani la tensaoui chouhadakoum* (mes frères n'oubliez pas vos martyrs) et de nombreux autres. Il y avait des filles qui s'évanouissaient, certaines faisaient même des crises cardiaques comme Colette Chouraqui, d'autres pleuraient. Tout de suite le hall se remplissait de CRS avec leurs matraques, ils voulaient nous faire taire, nous leur jetions tout ce qu'on trouvait : des quarts, des chaussures, des morceaux de savon noir, de l'eau de javel ... Ils essayaient de nous taper avec leurs matraques, ils demandaient les clés aux surveillantes : « Donnez les clefs, qu'on rentre les mater ». Elles ne voulaient pas. Après chaque exécution nous refusions la nourriture, nous faisons le ramadan ; pour celles qui ne croyaient pas, c'était la grève de la faim.

43 Nous tombions malades à cause des exécutions. Puis nous avons été transférées à El Harrach. Au procès, j'ai eu cinq ans avec sursis. Je suis sortie mais j'ai été emmenée au camp de Beni Messous. J'ai encore été interrogée. Ils avaient un gros chien-loup. Ils voulaient me faire dire que je regrettais, que j'étais avec la France, mais j'ai dit que j'étais avec le FLN, encore plus après avoir été arrêtée. Je suis restée 15 jours à Beni Messous, j'étais la seule femme, il devait y avoir 600 frères, ils me gâtaient parce qu'ils recevaient le panier. La visite était tous les 15 jours.

44 Après, ils m'ont envoyée à Tefeschoun. Il y avait N'fissa<sup>13</sup>, Ratiba<sup>14</sup>, Khalti Yamina, Ghania, etc. Il y avait 200 femmes de tous les coins de notre pays. Certaines n'étaient jamais sorties de leur village, n'avaient jamais vu la mer. Tefeschoun est situé au bord de la mer. Elles nous disaient : « C'est pour nous jeter à la mer qu'ils nous ont amenées ici ». Elles arrivaient

directement des lieux d'interrogatoire, de tortures. Leurs vêtements étaient déchirés, certaines avaient la tête rasée. À leur arrivée, on demandait de grandes cuves pleines d'eau chaude à la cuisine et on les aidait à se laver, on leur préparait du linge. Après on lavait et reprisait leurs vêtements. Si tu savais ce qu'elles avaient passé... pour chaque femme tu pourrais écrire un livre... On demandait à l'administration l'adresse de leur famille (elles étaient analphabètes) et on leur écrivait des lettres. Elles recevaient du courrier et des colis, parfois même de France où elles avaient de la famille. Elles étaient contentes. Il y en avait de partout, de Kabylie, des Aurès, de Maghnia, de partout.

- 45 Il y avait deux dortoirs de 100 lits chacun. C'était des longs dortoirs avec de chaque côté 25 lits plus 25 superposés, soit 50 par côté et au milieu une longue table avec des bancs et une porte de chaque côté. À un bout, il y avait une petite cour avec une rigole. On a fait une plateforme en pierre devant la porte pour que la boue n'entre pas et, de part et d'autre, on a fait un petit jardin. Une surveillante nous a apporté des graines que nous avons plantées. Les gueules de loup montaient au ciel, il y avait des marguerites, c'était tout fleuri. Tous les matins on lavait les dortoirs, c'était très propre. Nous avons demandé des draps à nos familles et toutes celles qui ne savaient pas avaient appris à faire soigneusement leurs lits. Puis on déjeunait, ce sont les surveillantes qui apportaient la nourriture, mais c'est nous qui faisons la distribution.
- 46 Nefissa Laliem lisait le journal en français, une autre traduisait en arabe puis une autre en kabyle. Toutes restaient silencieuses et écoutaient. Le jeudi soir et le vendredi on faisait la prière en commun. Hassiba donnait des cours d'arabe, Houria et Ratiba donnaient des cours de français. Nous avons toutes appris quelque chose. Celles qui savaient tricoter ou crocheter montraient aux autres. Des surveillantes nous achetaient de la laine, il y en avait deux qui étaient gentilles, les autres étaient méchantes. Nefissa est partie au bout d'une année, mais nous avons continué. Nefissa nous freinait un peu, quand elle est partie, nous étions encore plus rigides, plus exigeantes avec toutes ces femmes.
- 47 Il y avait un service psychologique qui essayait de nous convertir sans résultats. Ils ont construit un bâtiment spécial pour nous isoler, nous étions 17 mises à part. Notre influence était trop grande. Mais elles continuaient à nous voir, à l'infirmerie par exemple.
- 48 Nous sommes restées 9 mois comme cela, je suis sortie le 9 mai 1960. Après j'allais les voir, voilée, en visite, comme si j'étais une de leurs parentes ...
- 49 En 1961, ma famille m'a mariée avec un voisin. C'était un mariage traditionnel... Après l'indépendance, je n'ai pas travaillé et je n'ai pas pu militer. Mon mari m'a empêchée de sortir, même les sœurs de combat je ne pouvais pas aller les voir. Pendant la révolution, ma mère ne voulait pas que je milite, j'ai milité quand même, mais mon mari... il y avait les enfants. Et puis même mes frères, même le plus jeune, avec lequel j'ai milité pendant la guerre, encourageait mon mari à ne pas me laisser sortir : « C'est fini maintenant, il ne faut plus la laisser sortir, ce n'est plus comme avant ».
- 50 Ce n'est que lorsque mes filles ont grandi que j'ai pu sortir librement, avant mon mari était jaloux. Jusqu'en 1972/1973 je ne sortais pas. J'ai commencé à sortir pour des soins médicaux, mais toujours accompagnée par mon frère. Puis petit à petit je suis sortie librement. Maintenant il (mon mari) est fatigué, il me laisse sortir librement, il me dit : « Si tu veux travailler, vas-y ». Mais à cinquante ans que puis-je faire ?
- 51 Je vois souvent les sœurs, elles viennent à la maison et je sors comme je veux.

## Entretien réalisé en 1998

- 52 Question<sup>15</sup>. Sur les 88 sœurs que j'ai interviewées, seules 21 ont milité après l'indépendance : 3 dans une structure légale et 3, au moins, clandestinement. Et toi, qui étais active, tu travaillais, tu militais, comment expliques-tu ton repli dans une vie exclusivement familiale ?
- 53 Réponse. Être dans un parti exige de la personne d'être présente à chaque réunion, à des heures tardives. Pour une femme mariée, qui n'est pas riche, même pas assez aisée pour avoir une bonne, ce n'est pas possible. Mon mari n'est que chauffeur, et depuis que je l'ai épousé, il ne fait que conduire. Je n'ai pas de sœur sur qui je puisse compter et j'ai continué à m'occuper de ma mère et de mes frères, même après mon mariage. J'avais accepté ce mariage parce que j'ai pensé qu'il n'allait pas me couper de ma famille. Karima est née deux ans après le mariage

et Lila deux ans et demi plus tard. D'abord elles sont petites, puis après il y a l'école. Depuis l'indépendance les horaires ne sont pas les mêmes pour toutes les classes, le matin c'est à 8 heures, puis l'une sort à 10 heures et l'autre à 11 heures, l'une reprend à 1 heure, l'autre à 2 heures, l'une termine à 15 heures, l'autre à 16 heures.

54 Malgré qu'on a élevé nos gosses et qu'on ne se revoyait pas depuis l'indépendance, nous n'étions pas réellement démissionnaires. Individuellement on était là pour remettre les choses en place quand il y avait des gens qui critiquaient le pays.

55 Q. À quelle époque as-tu recommencé à voir les sœurs ?

56 R. Au début toutes les sœurs étaient occupées par leur mariage et leurs enfants. Pendant la guerre on ne savait même pas si on pourrait avoir des gosses, tellement on était détraquée par les tortures et tout. D'ailleurs toutes les sœurs n'ont pas eu beaucoup d'enfants, quand elles en ont eus.

57 Q. Effectivement j'avais remarqué qu'elles avaient eu un nombre d'enfants très inférieur à la moyenne nationale, et la plupart m'ont expliqué qu'elles avaient contrôlé les naissances.

58 R. Je ne sais pas, mais moi j'en voulais trois, et je n'ai pu en avoir que deux. J'ai fait des fausses couches, ça ne tenait pas.

59 Q. Quelles sœurs as-tu revues ?

60 R. J'ai rencontré Ratiba et Eliette quand les enfants étaient petits, puis petit à petit on s'est retrouvées. C'est comme si on était restées à part, chacune dans son coin, puis, on se retrouve et on se sent pareilles, dans le même camp.

61 Q. Nous nous rencontrions chez toi. À partir de quelle date ta maison est-elle devenue un lieu de retrouvailles ?

62 R. En 1982, 81 ou même 80.

63 Q. Aviez vous repris une activité ?

64 R. Non ... On allait pour le 8 mars et le 1 novembre dans les lycées et chez les étudiants pour raconter aux jeunes. C'était bien, ils écoutaient et posaient des questions. Mais après ce n'était plus pareil. En 1989, je ne sais plus si c'était pour le 8 mars ou le 1er novembre, je suis allée à l'Ecole Normale Supérieure avec Yasmina Belkacem<sup>16</sup>, Fatima Benosmane<sup>17</sup> et Jacqueline Guerroudj. Il y avait peut-être encore une autre sœur, je ne me rappelle plus. Les étudiants étaient dans la salle et Yasmine est entrée portée par son chauffeur. Ce n'était pas celui qu'elle a maintenant, c'était celui d'avant il était jeune, beau gosse. Et elle, elle était bien habillée, bien coiffée, maquillée. Ils l'ont huée, pas tous mais un bon groupe. Ils l'ont huée. Fatima a pris la parole. Elle parle bien, elle a l'habitude et de l'expérience. Elle a réussi à les faire taire et les a engueulés, elle leur a expliqué que leur attitude était honteuse. Il y en a qui sont partis, mais d'autres de ce groupe sont restés pour écouter pour voir ce qui se passait. Ils étaient organisés. Yasmina aussi les a engueulés<sup>18</sup>.

65 Q. As-tu participé à d'autres rencontres ensuite ?

66 R. Non on ne nous l'a plus demandé, je crois. Ça n'allait plus.

67 Q. Nous avons eu à plusieurs reprises des discussions politiques. Te souviens-tu à quel sujet ?

68 R. C'était au moment du Code de la famille, on a éclaté, on n'a pas accepté. Nous nous sommes retrouvées chez moi. Il y eu d'autres réunions, comme celle du foyer civique.

69 Q. Là tu t'es engagée dans une action politique ?

70 R. Non, je ne suis pas politicienne, pour cela il faut être formée.

71 Q. Tu as eu un rôle rassembleur, tu téléphonais à toutes les sœurs et tu nous recevais, avec de bons gâteaux !

72 R. L'une appelle l'autre ! L'une appelle l'autre et c'est comme ça qu'on s'est toutes retrouvées.

73 Q. Quel est l'autre événement qui t'a mobilisée ? Te souviens-tu que nous nous étions retrouvées ici, chez toi, en octobre 88, quand nous avons appris que des jeunes avaient été torturés ?

74 R. Oui, mais avant nous avons recommencé à bouger pour le tremblement de terre de Chlef. Fatiha Hermouche y était allée, je ne sais plus avec qui. Nous avons décidé d'y aller aussi, par nos propres moyens pour apporter du ravitaillement. Mais cela n'a pas été possible parce que nous ne faisons partie d'aucune structure.

75 Q. Les manifestations d'octobre 88 ont eu lieu le 4 et le 5, et nous nous sommes retrouvées chez toi tout de suite après.

76 R. Oui, nous avons écrit une lettre de protestation à la Présidence, on a vu les étudiants au Boulevard Amirouche [siège de l'Union nationale des étudiants algériens] et on a parlé à Miloud Brahimi de la Ligue des droits de l'homme. Des jeunes, [elle s'exprime en arabe] ils les ont assis sur des bouteilles.

77 Q. Toi qui as été torturée, comment as-tu réagi ?

78 R. Comment j'ai réagi ? Comme une folle ! Comme une folle !

79 J'ai assisté à l'interrogatoire de ces jeunes quand ils sont venus avec leurs parents à la Ligue des droits de l'homme. On leur demandait [elle formule la question en arabe] : « Que vous ont-ils fait ? » Ils avaient honte de parler, et c'est nous, moi et d'autres soeurs, qui les aidions. Pas mal de gens ont été enregistrés, mais je ne sais pas ce qu'ils ont fait de ces paperasses.

80 C'était en octobre et novembre. Après ils nous ont dit : « Il faut vous intégrer à la Ligue des droits de l'homme sinon vous n'avez pas le droit, marginalement, de courir et de protester ». Certaines se sont intégrées comme Djohor Akrou<sup>19</sup>. Moi j'ai abandonné : il faudrait courir et à la maison ils ne font rien, il n'y a rien à manger, ils attendent, ils ont l'habitude que je fasse tout. Dès que la femme au foyer sort, il n'y a plus de foyer. Je n'ai personne sur qui compter, c'est la raison qui m'a fait abandonner. Il faut se donner complètement, on ne peut pas être au four et au moulin. Mes filles ne se débrouillaient pas, et mon mari ne m'encourageait pas. Lorsque vous veniez à la maison, il était content, il me disait [elle cite en arabe]: « Ici, à la maison, ça ne fait rien, qu'elles viennent comme elle veulent ». Mais que je ne sois pas là pour les servir, ça ne va plus. L'esclavage toujours !

81 Q. Que t'a donc apporté l'indépendance ?

82 R. L'indépendance a beaucoup apporté, on ne peut pas dire qu'on a vécu après l'indépendance comme avant. Nos enfants sont scolarisés jusqu'à l'université, les uns sont médecins, d'autres ingénieurs, certains sont partis à l'étranger faire leurs études. Il y a eu beaucoup d'améliorations, le travail pour tout le monde. Celui qui veut travailler, travaille, ce n'est que récemment qu'a commencé le chômage [phrase dite en arabe]. Maintenant l'Algérie est malade, que Dieu la guérisse. Tout a évolué, alimentation, habits et tout, l'évolution s'est faite pour tout le monde et dans tous les pays. Moi je dis que, grâce à Dieu, depuis l'indépendance on est beaucoup plus heureux, sauf la mésentente... Les Algériens sont musulmans, pourquoi leur imposer une autre forme d'Islam ? Que celui qui veut pratiquer, pratique et celui qui ne veut pas ne pratique pas, chacun se débrouille [phrase dite en arabe]. Il y a un Dieu qui nous juge, je n'ai pas à te juger parce que tu ne fais pas la prière. Tu fais comme tu veux et quand tu arriveras devant Dieu tu te débrouilleras avec lui [phrase dite en arabe].

---

### Notes

1 Goy Joseph in *Encyclopaedia Universalis*, France, SA, 1980, tome 17, p. 888.

2 Semprun Jorge, *L'écriture ou la vie*, Gallimard, 1994, Folio, p. 145.

3 Les archives policières françaises concernant cette période ne sont pas ouvertes au public et les archives du FLN-ALN demeurent inaccessibles.

4 Entretien publié dans *Des femmes dans la guerre d'Algérie*, Khartala, 1994, p. 111 à 123. Les notes ont été complétées.

5 La Dépêche Quotidienne d'Alger du 28/07/57 mentionne sans précision une explosion dans un appartement de la rue de Verdun. Dans le même journal, le 14/08/57 à la suite d'un article sur l'arrestation de « onze fabricants et poseurs de bombes » dont trois femmes, un récapitulatif des récentes explosions et arrestations est fait avec cette information : « Enfin, citons pour mémoire Berrazouane Ali qui venait de prendre livraison d'une bombe dans un appartement du Boulevard Verdun et qui sauta avec ». Il n'est pas question des deux militants qui se sont sauvés : Saïd Bakel et F'toma Talbi que Fatma Baïchi héberge.

6 Il pourrait s'agir de l'agent double « Ourhia la brune » citée à plusieurs reprises par Y. Courrière dans *L'heure des colonels*, Fayard, 1970 et par Alistair Horne dans *L'histoire de la guerre d'Algérie*, Albin Michel, 1980, p. 269.

7 *Amana* : objet confié à quelqu'un.

8 L'article de la Dépêche Quotidienne d'Alger le plus complet sur ces arrestations paraît le 3/09/57 en première page, sous le titre « Huit "techniciens de la bombe" (dont quatre

jeunes femmes) tous arrêtés récemment ont été écroués ». Les militantes sont ainsi présentées : « L'une est blonde figure large aux traits épatés. C'est Talbi Fatma, 25 ans, elle avait joué les "A.F.A.T.S." auprès du chef Said Bakel dont nous avons fait la connaissance il y a quelques jours à peine dans la Casbah. Talbi avait transporté des armes et des munitions. Zerrari Zehor est une brunette au visage dévoré par une fièvre intérieure. Elle a une vague ressemblance avec "l'ingénue" Bouired. Son rôle avait été d'assister Safi Yahia que l'on présentait également hier matin.

9 Il s'agit de Ouardia Hadj Mahfoud mentionnée dans la note précédente et dont le prénom usuel est Fella.

10 Toutes trois artistes, Goucem est musicienne, Fadhila Dziria, sa sœur est la plus grande chanteuse de musique andalouse des années 40 à sa mort en 1978. Les membres de son orchestre féminin ont presque toutes milité, la plus active a été Fatma Zohra Achour dite Aouicha.

11 Serkadji : la prison civile d'Alger appelée aussi Barberousse.

12 Au lieu de fenêtres, les dortoirs avaient des vasistas situés très haut et protégés par des tambours en bas.

13 Nafissa Lali Hamoud ancienne militante du PPA-MTLD, premier médecin à prendre le maquis. Chef de service hospitalo-universitaire après l'indépendance, elle a été entre autres responsabilités, présidente de l'Union nationale des femmes algériennes de 1965 à 1969 – date à laquelle elle a été démise de ses fonctions – et ministre de la santé, fonction qu'elle n'a occupé que quelques mois.

14 Ratiba Chergou, jeune militante arrêtée une première fois internée avec Fatma puis libérée reprend ses activités et est à nouveau détenue jusqu'à l'indépendance. Elle a toujours milité notamment à l'Union générale des travailleurs algériens où elle a occupé des postes de responsabilité et au Parti de l'avant garde socialiste dont elle est membre fondateur.

15 Entretien inédit.

16 Yasmina Belkacem a été grièvement blessée par une bombe qu'elle devait déposer dans une gendarmerie et qui a explosé avant l'heure prévue. Amputée des deux jambes elle est emprisonnée sans avoir été appareillée durant trois ans et bénéficie d'une libération anticipée grâce à l'intervention de Simone Veil. Fonctionnaire au Ministère des anciens moudjahidines elle est très active et participe à de nombreuses manifestations politiques et culturelles.

17 Fatima Benosmane Zekkal (1928-1990) ancienne militante du PPA-MTLD. Parfaitement trilingue (kabyle, arabe littéraire et dialectal, français) elle fut une des premières speakerines de la radio puis de la télévision dès les années cinquante. Mère de trois enfants, elle a toujours eu des activités culturelles (théâtre, musique) et politiques.

18 Jacqueline Guerroudj, ancienne militante du PCA condamnée à mort et grâciée, confirme le récit de Fatma. Elle aussi ne se rappelle ni de la date exacte, ni des autres intervenantes sauf de Fatima Benosmane « qui a réussi avec autorité à rétablir le calme ». D'autres incidents du même ordre ont eu lieu à la même période. À l'Institut national d'agronomies, lors d'une intervention de militantes, des étudiants ont pris à partie l'une d'elles, Annie Steiner, lui reprochant son origine européenne. À l'Université du Caroubier, au cours d'une réunion organisée par des enseignantes d'économie politique, des étudiants agressent Yasmina Belkacem lui reprochant sa coquetterie et mettant en doute son militantisme à cause de son jeune âge. Yasmina se souvient de ces attaques personnelles qui ne semblent pas l'émouvoir spécialement. Elle pense qu'elles sont le fait « d'imbéciles, des idiots que l'université algérienne a mal formés » et affirme sa volonté « d'être toujours bien coiffée, maquillée et habillée élégamment. ».

19 Jeune militante de dix-huit ans, Djohor Akrouf est condamnée à mort avec cinq militants dont une autre jeune fille Baya Hocine âgée de dix-sept ans. Elle est grâciée ainsi que Baya, mais leur quatre compagnons sont guillotins.

---

### ***Pour citer cet article***

#### Référence électronique

Djamila AMRANE, « Femmes dans la guerre d'Algérie. Entretien avec Fatma Baïchi », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 9 | 1999, mis en ligne le 22 mai 2006, consulté le 11 février 2012. URL : <http://clio.revues.org/1530> ; DOI : 10.4000/clio.1530

---

---

*Droits d'auteur*

Tous droits réservés

---